

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
14 » six mois.
7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITTE, BULLIER et C^o, 30, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BUL-
LIER et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

12 décembre 1863.

On prête à M. Fould l'intention d'accepter un amendement à son rapport. Cet amendement, qui proviendrait soit de l'initiative du Conseil-d'Etat, soit de celle du Corps législatif, porterait à 600 millions l'emprunt dont le chiffre actuel serait considéré comme insuffisant.

C'est demain qu'expire le délai accordé par la Diète de Francfort au Danemark pour l'acceptation des injonctions relatives au Sleswig. Le bruit court qu'un aide-camp de l'Empereur a quitté Paris aujourd'hui se rendant à Copenhague avec une mission particulière.

C'est le 10 que les troupes saxonnes et hanovriennes se sont mises en route pour le Holstein ; elles seront arrivées aux frontières vers le 13. Si l'exécution avait lieu conformément à la résolution de la Diète, 6,000 hommes fournis par la Saxe entreraient seuls dans le Holstein ; mais comme il est possible que les troupes danoises résistent, la conférence militaire qui a été réunie à Francfort a décidé que le corps d'exécution tout entier, et même les réserves, passeront en même temps la frontière.

S'il faut en croire les dépêches qui arrivent de Prusse, l'entrée des troupes allemandes dans le Holstein serait un fait accompli et la diplomatie n'aurait pas réussi à prolonger le délai accordé au Danemark pour faire droit aux réclamations fédérales.

Le système de dépopulation continue en Pologne. Le 3 décembre on a fait de nouveau, à Varsovie, des arrestations nombreuses dans les diverses classes de la société. Le but évident de ces arrestations est de déporter toute la partie intelligente de la nation.

Un ukase suspendait, il y a deux mois, tous les congés sans exception dans les armées de terre de la Russie ; un nouvel ukase étend cette suspension aux forces maritimes.

On mande de Londres, à la Patrie, que l'on remarque depuis quelques jours des symptômes d'agitation en Irlande. La Nation, de Dublin, publie non-seulement des articles très propres à surexciter l'imagination déjà très inflammable des enfants de Saint-Patrick, mais elle publie en outre des illustrations qui ont un caractère passablement séditieux.

J. REBOUX.

Situation de la Banque de France.

Le Moniteur nous apporte le compte-rendu des opérations de la Banque, arrêté au 10 courant.

Nous avons à signaler une diminution dans le chiffre total des portefeuilles, descendu de 681 à 638 millions. Par contre, l'encaisse métallique, loin de fléchir, s'est relevé de 205 à 214 millions.

La position des titulaires de comptes-courants est restée à peu près la même ; ils possèdent aujourd'hui 154 millions à la Banque au lieu de 152 millions le mois précédent. De 67 millions, l'avoir du Trésor public est descendu à 59.

Les avances sur effets publics ont diminué d'une manière assez sensible, car ce chapitre accuse 51 millions au lieu de 64. Quant au compte avances sur chemins de fer, il se trouve porté de 85 à 88 millions.

Le produit des escomptes, y compris le recouvrement du précédent semestre, dépasse actuellement 47 millions 500 000 francs. L'année dernière, à pareille époque, il était seulement de 44 millions 400 000 francs. On peut en inférer que le dividende du dernier semestre de 1863 devra être dans les environs de 85 francs.

L'Autriche paraît s'être mise complètement d'accord avec la Prusse dans la question danoise. On assure que l'empereur François-Joseph vient d'écrire au roi Guillaume qu'il donnait son entier assentiment au choix du prince Frédéric-Charles comme commandant en chef des troupes fédérales d'occupation.

Le prince Frédéric-Charles est fils du prince Charles et, par conséquent, neveu du roi.

En présence de l'entente intervenue entre les deux grandes puissances allemandes, il n'est pas douteux que la Diète ne défère le commandement suprême au prince Frédéric-Charles.

AFFAIRE DES DUCHÉS.

Le nouveau Roi de Danemark est malade depuis quelques jours. S. M. Christian IX souffre d'un violent accès de goutte ; mais son état est loin d'inspirer les inquiétudes dont se faisait l'organe un journal de Paris pour faire envisager déjà l'éventualité d'un nouveau changement de règne.

C'est le 2 décembre que les dépouilles mortelles du roi Frédéric VII sont arrivées à Copenhague à bord du bateau le Schleswig, disposé en chapelle ardente. Le cercueil a été reçu par le roi Christian et déposé au palais. Les funérailles auront lieu le 20 décembre.

Une correspondance de Francfort, en date du 8 décembre, assure que le corps expéditionnaire destiné à agir contre le Danemark sera porté à 22,000 hommes, en ajoutant 5,000 Prussiens aux 12,000 hommes de troupes saxo-hanovriennes.

La réserve, forte de 45,000 hommes, sera fournie exclusivement par l'Autriche et la Prusse et prendra position sur l'Elbe. Les bataillons en garnison au Hanovre ont dû quitter cette ville dès hier. Une partie de l'artillerie est déjà à Langenhaven, et le régiment de dragons de Cambridge se dirigera demain sur l'Elbe. La brigade saxonne marchera sur Lauenbourg par Risa, Berlin, Hagenow et Büchen ; les troupes prussiennes appartenant à la 13^e division (Munster) passeront par Minden, Wunstorf et Verden, où elles abandonneront le chemin de fer pour arriver à Harbourg en trois étapes. Enfin la brigade autrichienne qui se trouve le long du chemin de fer, à la frontière de la Bohême et de la Saxe, traversera Leipzig, Dresde, Magdebourg, Brunswick, Lherte, pour déboucher sur l'Elbe.

Pologne.

On lit dans la Gazette de Breslau :

« Le colonel Ehrenroth a imposé à la ville de Czenstochowa, une adresse de loyauté au Czar, sous la menace d'une forte contribution. »

« Chmielinski a battu trois compagnies russes à Szekocury, dans le palatinat de Cracovie. »

La Presse, de Vienne, constate que le système de dépopulation continue en Pologne. Le 5 décembre, on a fait de nouveau, à Varsovie, des arrestations nombreuses dans les diverses classes de la société. Le but évident de ces arrestations est de dé-

porter toute la partie intelligente de la nation.

La victoire du chef polonais Bosak, sur dix compagnies russes à Ociesanki, se confirme, de même que les succès obtenus par Sawà à Dobejki et à Uzpole, dans le district de Wilkomir, en Lithuanie.

Turquie.

Les lettres de Constantinople, du 3 décembre, signalent un échange actif de télégrammes entre cette capitale et Londres. On assure que le Sultan est résolu à visiter Paris et l'Europe, lors même que le congrès ne se réunirait pas.

La Porte aurait invité les ambassadeurs à se réunir en conférence pour modifier le traité de Paris en ce qui touche la constitution romaine, afin de prévenir un conflit entre le prince Couza et l'Assemblée.

Le Sultan vient d'augmenter encore sa garde particulière de dix jeunes gens appartenant aux meilleures familles de Tripoli. Cette garde particulière, de nouvelle création, est organisée sur le modèle de l'escadron des cent-gardes de l'Empereur Napoléon. Des jeunes gens des meilleures familles de la Bosnie et de l'Herzégovine doivent aussi en faire partie, et Abdul-Azis a ordonné que tous conserveront leur costume national si pittoresque.

Amérique.

A la date des derniers avis, le bruit courait à New-York que Longstreet avait capturé l'armée de Burnside à Knoxville. On ne sait encore rien de certain à cet égard ; mais si le fait se confirmait, l'armée de Burnside étant de 40,000 hommes, les confédérés auraient pris une terrible revanche des échecs que leur a fait éprouver ces jours derniers le général. Ce bruit a probablement été cause par l'élevation de la prime de l'or le 28 novembre.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

St-Nazaire, 11 décembre.

La frégate Panama, ayant à bord le maréchal Forey, est en vue. Le maréchal débarquera vers trois heures.

Berlin, 11 décembre.

On lit dans le Correspondant de Hambourg en date de Copenhague, 10 décembre :

Le bruit court que la majorité du Rig-

sraad est dans l'intention de proposer que la mise en vigueur de la Constitution du 18 novembre soit suspendue jusqu'à nouvel ordre.

Londres, 11 décembre.

D'après les avis de Copenhague, la Suède renoncerait au projet d'alliance avec le Danemark, en donnant pour raison que le différend porté maintenant sur le traité de Londres et que la Suède ne peut pas se séparer des autres signataires de cet acte.

Copenhague, 10 décembre.

Le Dagbladet et le Flyvepost annoncent que les négociations pour le traité d'alliance avec la Suède ont été reprises. On donne, comme venant de la même source, que le traité sera sanctionné.

Londres, 10 décembre.

Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre donne les résultats suivants :

Augmentation. — Réserve des billets, 673,770 liv. sterl. ; compte du Trésor, 1,394,962 liv. sterl. ; comptes particuliers, 56,731 liv. sterl. ; Portefeuille, 639,770 livres sterling.

Diminution. — Encaisse métallique, 39,858 livres sterling.

Milan, 11 décembre.

La Gazette de Milan publie une lettre d'Alexandre Manzoni au capitaine Bertolini, vétérinaire italien de la grande armée française. On y lit entre autres choses :

« Si la valeur déployée et les souffrances endurées dans le cours des guerres napoléoniennes, dont vous êtes le plus ancien vétérinaire, n'ont pu avoir pour grand et incomparable but de donner à l'Italie la vie et l'unité, ce qui est tout un pour elle, elles ont eu pourtant le grand et précieux résultat de faire voir qu'il n'avait manqué alors que les occasions à cette valeur et à cette constance. Puisse Dieu nous accorder, à vous et à moi qui vous touche de si près par les années, de voir l'accomplissement de l'unité italienne. »

Trieste, 11 décembre.

On mande d'Athènes que la démission régnait au sein du ministère. La retraite du ministre de la guerre est probable.

Dans l'Attique et dans les provinces limitrophes, on signale de nouveau des actes de brigandage.

Vienne, 11 décembre.

On assure qu'un crédit extraordinaire de quinze millions sera demandé au Reichsrath pour l'expédition du Schles-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 13 DÉCEMBRE 1863.

— N° 60. —

LE FIDÉICOMMISS

CHAPITRE XXXVIII.

(Suite).

Elle montra cependant la plus grande force au lit de mort de son père. Elle ne s'évanouit point, elle n'eclata point en cris de douleur. Calme en apparence, elle écouta les prescriptions du docteur et les accompagna ; ses soins adoucirent les derniers moments du colonel ; ses soupirs prièrent pour lui ; ses lèvres lui murmurèrent à l'oreille des paroles que les autres n'entendaient pas, et c'est dans les bras de sa fille qu'il rendit le dernier soupir. Son père mort, elle consacra tous ses soins à sa mère et à son frère ; et quand ils n'avaient pas besoin d'elle, elle aidait activement la baronne Ebba à préparer les objets de deuil. Mais autant elle

paraissait calme au milieu de tout cela, autant elle était déchirée intérieurement. Elle éprouvait un chagrin profond et sérieux de la souillure imprimée par le colonel à ceux qui portaient son nom. Cette pensée rongait comme un cancer l'âme fière d'Isabelle ; mais sa fierté lui donnait aussi le courage de supporter cette douleur non méritée, et de repousser, avec une dignité que chacun respectait, toutes les allusions et tous les compliments de condoléance. Personne ne pouvait être dans une intimité parfaite avec Isabelle, pas même ses plus proches parents ; et, quelque grande que fût la reconnaissance de sa mère pour ses soins affectueux, la baronne éprouvait plus de soulagement quand elle pouvait pleurer sur le sein de Richard.

Il existait alors entre Isabelle et Richard des rapports difficiles à expliquer. Isabelle comprenait maintenant que son cousin avait eu depuis longtemps connaissance de son droit légal sur le fideicommiss ; mais que, à cause d'elle, uniquement à cause d'elle, il s'était abstenu de le revendiquer. Elle le connaissait assez pour être convaincue qu'il désirait en secret occuper dans la société une position où ses capacités pussent trouver une sphère plus étendue et que, place ainsi entre son amour et son ambition, il avait dû soutenir plus d'un combat avant de réduire la dernière au silence.

Quand elle réfléchissait à ce sacrifice, qui impliquait l'aveu de l'amour de Richard et de ses craintes pour celle qu'il aimait, de nouveaux combats bien amers s'éveillaient dans le cœur d'Isabelle. Elle s'était crue au bout de ces luttes, et voilà qu'elles recommençaient, car des doutes sur la justesse et l'utilité de ses propres

principes s'élevaient en elle à tout moment.

Toute la conduite de Richard n'avait-elle pas prouvé qu'il n'y avait pour lui qu'un seul paradis terrestre ? Y avait-il réellement générosité de la part d'Isabelle à le lui fermer ? Était-ce le moyen de le rendre plus heureux un jour ?

Nous savons qu'Isabelle avait toujours eu pour principe — vrai ou faux — que nul amour ne peut durer éternellement dans un cœur noble et fier, s'il n'est payé de retour. Qu'elle trouvait donc de noblesse et de dignité à s'efforcer de préparer à Richard, après un chagrin passager, un avenir que ne troublerait point le souvenir amer du bonheur détruit de sa jeunesse ! Et quel autre sort l'attendait dans les bras de sa cousine ? Si elle lui avait livré la clef de ses sentiments intimes, si elle l'avait laissé recueillir les rayons brûlants de son amour passionné, il eût plongé ses regards dans un abîme non moins profond, assurément, que celui où s'agitait sa propre et orgueilleuse passion. Mais qu'en serait-il résulté ? Une ivresse de délices, mais rien qu'une ivresse, car le rêve n'eût pas encore été fini quand la mort aurait rompu le lien.

Et alors — alors... Oh ! qu'elle torture pour le cœur d'Isabelle que de se figurer Richard, ce jeune époux à la fois aimé et pris d'un ineffable amour, de se figurer errant sans relâche et repétant son nom, le cœur saignant et désolé ! Et elle-même, ne l'entendrait-elle pas du fond de la tombe, du haut des cieux ? Et lorsqu'elle songerait que, au comble de la félicité comme de la douleur, elle pourrait vivre assez longtemps pour qu'un nouveau lien vint encore resserrer leur union, alors — non, il eût été alors impossible de mourir !

Mais sa mort ne pouvait être conjurée ; c'eût donc été une folie, crime de sa part que de vouloir se faire place dans le parterre de la vie.

Pauvre Isabelle ! pauvre cœur humain ! « N'y a-t-il réellement que générosité de ma part à lui fermer le paradis terrestre ? En sera-t-il plus heureux un jour ? » Voilà ce qu'elle se demandait, maintenant que le noble sacrifice de Richard avait porté à leur apogée ses propres sentiments, mais que les heures affreuses passées auprès du lit funéraire de son père avaient avancé son heure suprême, à elle-même, elle le sentait pendant ses nuits sans sommeil.

Faible cœur humain ! pauvre Isabelle ! Le docteur Maning ne quitta Rinholm qu'après l'enterrement, à cause du triste état de santé de la baronne et de Klas Malchus : Isabelle lui demanda auparavant une entrevue particulière. Cette entrevue fut longue. Maning était un médecin habile et, au fond du cœur, un chaud philanthrope. Lorsque, au bout de deux heures, il sortit de l'aile du château habitée par Isabelle, il y avait — cas extraordinaire ! — sur le côté intérieur de ses lunettes, un nuage tout particulier qui ne voulait pas se dissiper. Mais le cœur d'Isabelle pleurait tout haut, car maintenant il n'y avait plus à songer à une transaction quelconque.

CHAPITRE XXXIX.

Un mois s'était écoulé depuis la mort du colonel, un long mois au cœur de l'été, un mois pénible, malgré la sérénité et la pureté de l'air embaumé du parfum des fleurs. Le pavillon d'Isabelle, fermé si longtemps, s'était ouvert ; et, par une de

ces belles soirées de juillet qui exercent sur l'esprit de l'homme une salutaire influence, nous la trouvons assise sur la causeuse, devant sa petite table à ouvrage chargée d'un vase où ses fleurs de prédilection avaient été placées par Richard avant qu'elle descendit.

Marie était assise sur une chaise à peu de distance d'Isabelle ; à la rougeur de ses joues, à son regard timidement baissé, il était facile de s'apercevoir qu'elle était appelée pour la première fois à lui tenir compagnie.

Elles étaient toutes les deux d'une beauté pure et sans tache, et pourtant bien différentes l'une de l'autre. La timidité de Marie, sans être de l'humilité, était une timidité de colombe qui s'alliait très-bien avec ses traits pleins de douceur, avec ses yeux profonds et limpides, et même avec sa voix douce et suave.

Isabelle avait toujours quelque chose d'imposant dans les yeux, dans les manières et dans ses traits antiques, si nobles et purs, si exempts de ces mines et de ces gestes affectés et prétendus naïfs, qui, malheureusement — jeunes beautés, gravez cela dans votre esprit — ne font que défigurer et produire une fâcheuse impression là où l'on serait tenté, sans cela, d'admirer les conceptions du plus grand maître. Il y avait d'ailleurs, dans l'héroïne de notre histoire, quelque chose que l'on peut, il est vrai, étudier dans le grand livre de la société et devant une glace, mais qui ne s'acquiert jamais complètement quand la nature ne s'est pas donnée la peine d'en jeter les premières bases : nous voulons parler de l'art de tenir le corps avec grâce. Isabelle possédait au plus haut degré ce talent qui peut rendre la laideur belle et sans l'égaler.